

## EXTRAITS CONCOURS PHOTO

Julie Bonnie, *Je te verrai dans mon rêve*, Grasset

Julie Bonnie a été lauréate du 27e Festival en 2014. Elle est autrice, compositrice, pratique le violon, la guitare et le chant. Elle écrit aussi pour la jeunesse. *Je te verrai dans mon rêve* est son cinquième roman, hors littérature jeunesse.

Blaise sort de prison, dix ans derrière les barreaux. Ses parents sont tous les deux décédés et il a hérité du bar dans lequel il a été élevé. Il a mûri une idée : transformer ce vieux rade en un café-concert de jazz. Près de son bar, il fait la rencontre des yeux de Nour, une toute petite enfant dont la mère est une jeune paumée. Il devient un père de substitution mais « qui n'est pas son père » pour la petite fille. Ces personnages sont fracassés par la vie et l'autrice leur donne la parole. Ce roman a une musique proche du blues qui se transforme peu à peu en une ode à la vie.

L'histoire permet de visiter les années 60 à 88. Tant au niveau de l'histoire sociale que musicale. Le lecteur entend les points de vue de Nour, âgée de 17 ans, elle est sur le quai de la gare pour aller à Paris enregistrer un « 4 titres » dont un « Je te verrai dans mon rêve » et raconte comment elle en est arrivée là, et celui de Blaise (prénomné Gérald à sa naissance) qui lutte entre autres contre ses démons de la violence.

**Texte 1** : incipit du roman p.9/10

Le rideau de fer grince. Toute sa vie, dans la brume du petit matin, mon père a relevé le rideau de fer de son bar. Aujourd'hui c'est mon tour, et j'hésite une seconde devant la baie vitrée. La clé rouillée crisse dans la serrure du bas. Je pousse la porte. Une odeur concentrée assaille mes narines. La vieille bière, les clopes d'il y a cent ans, le produit qui nettoie, l'eau de citron fade. Tout y est. Sauf le vieux.

**Texte 2** : p.12/13

Je m'assois. Je pose mes mains à plat, sur la table en formica. Je regarde. Le seau au milieu du bar avec la serpillière bien pliée sur le côté. Le balai en travers, pour que ça sèche. C'est bon, cinq ans de séchage ça devrait le faire. Je me marre. Hé ! Le vieux, cinq ans de séchage, c'est OK ? je peux marcher sans me prendre une torgnole maintenant ? Il y a trois tables sur la petite scène. Du mobilier en bois, classique, d'époque. Pas bouger. La moitié des chaises est bancale, l'autre moitié chiale. Il s'en est jamais servi, de la scène. On s'en fout de la musique ! C'est que des emmerdes ! Ici c'est pour boire, parce que les gens, quand ils picolent, ils se croient moins cons et moins malheureux. Alors tu sers quand on te demande, t'écoute les conneries, tu dis oui oui et tu fermes ta gueule. A la fin, t'as rempli ta caisse, tu nettoies la merde et tu vas regarder la télé. Tu veux une autre vie, toi ? Bah vas-y gros malin, va remplir ta caisse avec ta guitare en bois. Montre un peu. Ici y en a eu plein des musiciens. Mais ils étaient pas sur la scène, non, ils pleuraient leur mère au bar, les poches vides comme des traîne-savates, des putain de bons à rien qui dorment dans des rêves de merde et qui bouffent plus parce qu'ils doivent choisir entre becqueter et boire et qu'ils choisissent de boire. C'est ça mon Gégé, que tu veux pour ta femme ? Il pensait à ma femme, mon père. Parce que penser à la sienne, ça lui arrachait le cœur. Y a des voix qui sortent des murs, du sol, du bois, du fer, les mots des habitués d'autrefois, j'entends Dédé et Hamed, la toux grasse de Jérôme, la litanie infinie de Jean-Pierre.

**Texte 3 : Là haut, le studio p.17**

...Y a plus que des fantômes dans ce gourbi, mais la lampe de poche, elle s'allume. Bonne petite. Je retiens ma respiration en traversant l'unique pièce. La poignée de la fenêtre est grippée, je force, je secoue, je peste. Elle cède. J'ouvre les volets. Y a le lit pour une personne. Deux chaises devant une table de bois. Un tapis jaune et orange, aux motifs géométriques. Un buffet, quelques assiettes, couteaux, fourchettes, des draps. Dans un coin de la pièce, un évier, un égouttoir. Accrochées à des clous rouillés, une poêle, une casserole. J'ouvre la porte de la petite salle de douche crasseuse, le lavabo jaunasse me salue. Posés sur l'étagère, un blaireau et un rasoir. Ça m'arracherait une larme. Le blaireau de papa, tout sec, raide comme lui. Je descends chercher le balai, les éponges, le seau. Je secoue le tapis à la fenêtre, je tape de toutes mes forces sur le matelas, qui dégueule de misère. J'entasse les collines de poussière dans ma pelle, je balance par la fenêtre. J'asperge d'eau savonneuse, je frotte. Un vieux bout de ficelle, une vis qui sort du mur et j'accroche ma guitare.

**Texte 4 : le bar rénové p.71**

(en attendant Nour et Josée)... Je fais le tour du propriétaire. Le bar commence à avoir de la gueule. Les couleurs en jettent. J'ai trouvé quelques vieilles affiches de cinéma à la brocante, le mec me les a vendues une bouchée de pain. Les tabourets de bar que j'avais commandés sont arrivés. Cuir rouge et chrome, on se croirait dans un film avec Marilyn. J'ai aussi reçu les deux premiers fûts de bière, dix caisses de bon vin et investi dans une sono. Un truc bien, je veux que le son assure Chez Blaise. Normalement, je devrais avoir ma licence d'ici la semaine prochaine. J'ai hâte. Mais pour l'instant, y a pas grand-chose à foutre à part l'attendre. Alors ce matin, balade au parc.

**Texte 6 : le concert de Nour p.122**

Le batteur a sorti les mailloches, il caresse la peau du tom basse, grosse caisse en arrière du temps, quasi martiale. La guitare tourne autour des noires posées par les cordes de la contrebasse, en un ternaire légèrement bancal. L'audience est suspendue, même les gamins, même les badauds qui n'y connaissent rien, même Josée, sourde à toutes les musiques, retiennent leur souffle. L'harmonie de ces quatre lascars est une affolante maîtrise du temps et de l'espace. Un coup de vent qui emporte tout le public en farandole, pour une navigation aérienne et tourbillonnante. Nour danse, elle peut pas s'empêcher, les regards qui se posent sur elle sont fascinés. Je respire cette belle soirée, l'odeur des cigarettes, des rires, la subtilité harmonique des musiciens, sur le fil, ouvrant le refrain sur un majeur franc et enfantin quand on les attend dans les bleus et les accords diminués. J'embrasse les silences, les chuchotements, les oh et les ah du public, les rires entendus quand une blague est susurrée dans une double corde de violon. Un grand soir.

**Texte 8 : sur le quai de la gare**

Installée dans le train, départ imminent. Blaise court le long du quai, son gros ventre ballotte de partout, il transpire à grosses gouttes, ses bras s'agitent dans tous les sens pour me dire au revoir. Je lui avais pourtant dit de ne pas venir. Mais la joie de le voir fait battre mon cœur. Sans lui, je ne serais pas dans ce train, c'est sûr. Le visage collé à la vitre, je lui envoie mille bisous qui volent, jusqu'à le voir disparaître au loin. Petit point noir tout là-bas. Adieu, Blaise